

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO Historique



Une page de l'histoire du cinéma japonais va s'écrire à Paris. En effet, pour la première fois en dehors du Japon, l'intégralité des films composant la série *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] va être diffusée. A priori, pour ceux qui n'en ont jamais entendu parler, cela s'apparente à un simple événement cinématographique. Mais en apprenant qu'un Japonais sur trois a au moins vu un de ces films et que le personnage principal, Tora-san, est considéré comme un monument national, vous comprendrez pourquoi la diffusion de ces 50 films en France revêt un caractère exceptionnel. *Zoom Japon* ne pouvait pas passer à côté de ce moment d'histoire d'autant que son fondateur publie la biographie de YAMADA Yôji, le cinéaste à l'origine de cette série inscrite dans le livre Guinness des records.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Tsukiji, arrondissement de Chûô, Tôkyô



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

A l'instar des Halles à Paris qui ont dû déménager à la fin des années 1960 pour la banlieue, Tsukiji fut longtemps le ventre de Tôkyô, notamment dans le secteur du poisson. Pendant de nombreuses années, ses animateurs ont résisté aux offres de déménagement vers le quartier de Toyosu (voir *Zoom Japon* n°92, juillet 2019) avant de céder à la pression des pouvoirs publics. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de ce marché qui fut l'un des lieux les plus pittoresques de la capitale, juste un immense terrain vague aux mains de promoteurs immobiliers.

17,7% **Telle est la proportion des femmes parmi les 1 051 candidats en lice aux élections du 31 octobre. A l'issue du scrutin remporté par le Parti libéral-démocrate qui domine la vie politique depuis 1955, les femmes élues ne représentaient que 9,7 % des membres de la Chambre basse. Un chiffre très décevant pour les tenants de l'égalité des sexes.**

INNOVATION Une voiture volante dès 2025

Les autorités japonaises ont accordé à la société Skydrive des certificats de sécurité qui vont lui permettre de lancer la première voiture volante de l'histoire. Baptisée SD-03, elle avait effectué ses premiers essais couronnés de succès en août 2020. L'étape de la certification indispensable étant désormais réussie, l'entreprise envisage de passer à sa mise en circulation. Celle-ci pourrait avoir lieu dès 2025.

SOCIÉTÉ La ponctualité a un certain prix

Un conducteur de train poursuit en justice son employeur qui a retenu 56 yens (0,43 euro) sur son salaire à titre de sanction, son convoi étant arrivé avec une minute de retard. Le conducteur a déposé une plainte en début d'année contre JR West, une des principales sociétés ferroviaires du pays, qui lui a infligé une amende en 2020 pour un retard d'une minute, considéré comme une faute professionnelle.

APRÈS *DRIVE MY CAR*, LE NOUVEAU SCÉNARIO DE RYUSUKE HAMAGUCHI















SORTIE LE 8 DÉCEMBRE



ZOOM



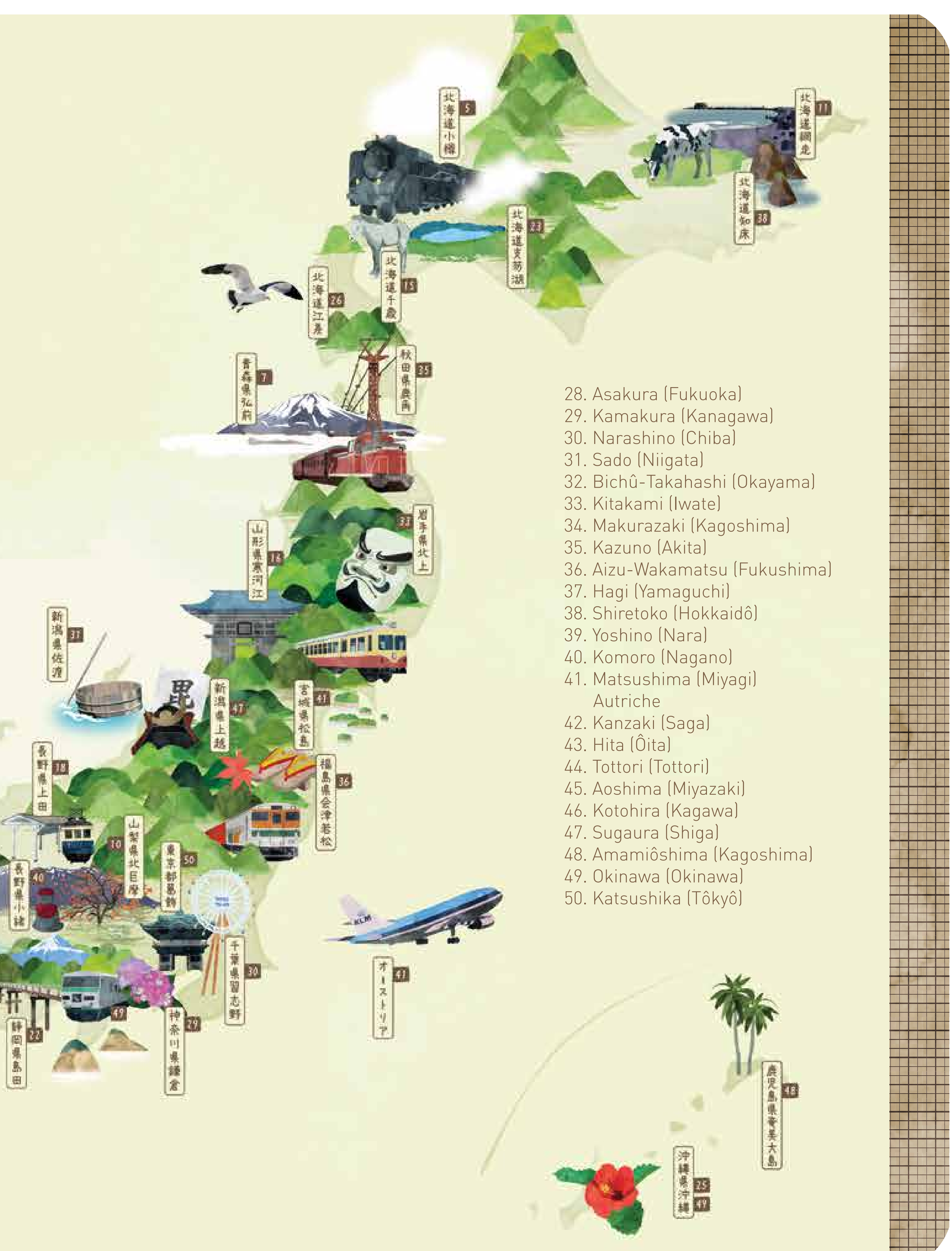
Le Japon de Tora-san

Principaux lieux de tournage des films de la série Otoko wa tsurai yo *[C'est dur d'être un homme] dans l'ordre chronologique de leur réalisation.*



01. Nara (Préfecture de Nara)
02. Arashiyama (Kyôto)
03. Yunoyama-Onsen (Mie)
04. Toyoake (Aichi)
05. Otaru (Hokkaidô)
06. Gotô (Nagasaki)
07. Hirosaki (Aomori)
08. Bichû-Takahashi (Okayama)
09. Tôjinbô (Fukui)
10. Kitakoma (Yamanashi)
11. Abashiri (Hokkaidô)
12. Aso (Kumamoto)
13. Yonotsu (Shimane)
14. Karatsu (Saga)
15. Chitose (Hokkaidô)
16. Sagae (Yamagata)
17. Tatsuno (Hyôgo)
18. Ueda (Nagano)
19. Ôzu (Ehime)
20. Hirado (Nagasaki)
21. Aso (Kumamoto)
22. Shimada (Shizuoka)
23. Shikotsuko (Hokkaidô)
24. Kishû (Wakayama)
25. Okinawa (Okinawa)
26. Esashi (Hokkaidô)
27. Ôsaka (Ôsaka)





Koga Ritsuko pour Zoom Japon



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Quelques-unes des 50 affiches des films de la série Otoko wa tsurai yo *[C'est dur d'être un homme] avec* Atsumi *Kiyoshi, au Musée Tora-san, à Shibamata.*

Il était une fois Tora-san

Ce personnage de fiction créé par le cinéaste Yamada Yôji a laissé une profonde trace dans la société japonaise.

Au moment où la Maison de la culture du Japon à Paris entame, à partir de la mi-janvier 2022, une rétrospective de la série cinématographique *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] qui compte 50 épisodes, la plus longue de l'histoire du cinéma mondial, et où le fondateur de *Zoom Japon,* Claude Leblanc, publie la première biographie de Yamada Yôji (*Le Japon vu par Yamada Yôji,* Editions Ilyfunet), son créateur, nous nous devions de revenir sur ce personnage qui a marqué durablement les Japonais par sa présence dans les salles obscures. Entre 1969 (1968, si l'on compte les 26 épisodes du feuilleton télévisé diffusé sur Fuji TV) et 1995, le personnage du camelot imaginé par Yamada Yôji (voir *Zoom Japon* n°49, avril 2015), a trusté le petit et le grand écran au Japon, puisque chaque année entre un et deux nouveaux volets de la série *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] sortaient régulièrement. La saga est peut-être aujourd'hui terminée, et certains jeunes savent à peine qui est Tora-san, mais ses aventures picaresques constituent toujours un héritage culturel important.

Dans un essai publié par le Matsushita seikei juku (Matsushita Institute of Government and Management), Okazaki Hiroki soutient que la série exprime l'essence de l'être japonais. Par exemple, si elle évoque les changements sociaux et culturels survenus dans les années 1970 et 1980, elle met également en avant l'importance des valeurs traditionnelles du pays.

"On dit que l'idée de japonité est en train de disparaître de nos jours, et beaucoup soulignent le fait que les liens traditionnels dans les communautés locales sont devenus faibles. Dans la société rurale, les gens chérissaient la sagesse de leurs ancêtres et des anciens du village. Mais l'urbanisation a dilué ces valeurs communes. Même la famille de Tora-san et le quartier de Shibamata (voir Zoom Japon *n°93, septembre 2019) sont dépeints comme étant en transition entre la société rurale et la société urbaine – un processus qui provoque souvent des conflits et des malentendus. Cependant, le quartier commerçant où se trouve la boutique familiale reste solide malgré toutes ces années. Les propriétaires des magasins semblent comprendre qu'ils doivent rester unis pour pouvoir concurrencer les grandes surfaces et les centres commerciaux",* explique-t-il.

Tora-san est effectivement une sorte de rebelle têtu qui prône la liberté individuelle, mais aussi le *wa,* de sorte que l'harmonie finit par prévaloir dans chaque épisode de la série. *"Le sentiment de dévotion au bonheur de la famille, des amis et des*

voisins ne faiblit jamais grâce aux liens forts qui existent au sein de la communauté. En définitive, s'entendre les uns avec les autres est la chose la plus importante. On y parvient par la discussion et la coopération. Depuis les temps anciens (voir pp. 22-25), les Japonais ont compris que pour que les choses aillent bien, il faut faire preuve de compassion et éviter d'être égoïste", ajoute le chercheur. Pour illustrer son propos, il se concentre sur la relation de Tora-san avec les femmes dont il tombe amoureux, celles que tous les Japonais ont surnommées "madones". *"Le camelot court après les femmes à chaque fois bien qu'il échoue toujours. Un cas typique est le quinzième volet de la série* Otoko wa tsurai yo : Torajirô aiaigasa *(Tora-san Meets the Songstress Again, 1975), où le protagoniste admet que Lily, la femme qu'il aime, "est une dame intelligente et de bon caractère. Elle ne peut pas être heureuse avec un idiot comme moi." En d'autres termes, Tora-san met de côté ses sentiments pour Lily et pense d'abord à son bonheur. On peut dire que l'attitude de Tora-san exprime parfaitement l'esprit de* wa *que les Japonais chérissent depuis les temps anciens",* assure-t-il.

KIKUCHI Masashi, journaliste politique à la Nippon TV, présente une interprétation différente de l'influence de Tora-san sur la société japonaise. Dans un article publié sur le site Gendai Shinsho, il affirme que les gens d'aujourd'hui sont moins susceptibles de se mettre en colère comme Tora-san. Cela s'explique par le fait qu'ils ont oublié les leçons tirées de la désastreuse guerre du Pacifique. *"Tora-san s'adressait aux intellectuels et aux élites qui étaient liés par les coutumes sociales. Il leur a fait comprendre qu'il fallait se débarrasser de la vanité sociale et se concentrer sur l'amour des gens, penser à sa propre famille et tendre la main à ceux en difficulté. C'est pourquoi les gens pardonnaient les fautes de Tora-san et sympathisaient avec lui",* explique-t-il. *"Tora-san a été nécessaire dans les années 1970 et 1980 à un moment où la corruption et le gaspillage de l'argent des contribuables étaient extrêmement élevés. Il ne cessait de montrer son indignation à l'égard de la politique et de ces dérives".*

Evoquant YAMADA Yôji, KIKUCHI Masashi se souvient d'un entretien télévisé diffusé le 11 janvier 2020 dans lequel le cinéaste a avoué qu'au début, il avait sous-estimé l'attrait de Tora-san pour les gens. *"Je pensais qu'une telle personne ne pouvait pas vivre dans le Japon contemporain. Il est clair qu'il n'était pas autorisé à vivre librement. Il devait donc mourir. C'est pourquoi je l'ai tué dans le dernier épisode de la série télévisée originale",* a-t-il déclaré.

En dépit de sa croissance économique rapide, le Japon des années 1960 était une société étroitement contrôlée et le monde de Tora-san était déjà menacé. Cependant, beaucoup de gens l'ont encouragé. Ils voyaient en Tora-san un être libre et honnête ; un homme plein d'humanité qui embrassait à la fois le bonheur et la tristesse. Tora-san était un homme du peuple. Après la diffusion du dernier épisode de la série, la chaîne de télévision a été inondée de plaintes, et YAMADA Yôji a admis qu'il n'avait pas réalisé que la société japonaise avait besoin de son personnage. Il a donc réalisé un film qui s'est avéré très populaire et qui est ensuite devenu une longue série à succès. *"Malheureusement, aujourd'hui, il y a peu de gens comme Tora-san. Personne ne se met en colère, surtout en public. Si vous montrez votre colère et commencez à crier, vous n'obtenez qu'un regard glacial de désapprobation",* regrette le journaliste.

Mais pourquoi les Japonais ont-ils cessé de se mettre en colère ? Selon KIKUCHI Masashi, l'une des raisons est que les Japonais ont oublié les leçons tirées de la guerre. *"Tout le monde connaît les faits historiques, mais la leçon selon laquelle les personnes au pouvoir peuvent échouer et leurs erreurs peuvent entraîner la mort de millions de personnes a été oubliée",* estime-t-il. Il y a aussi d'après lui ce qu'il appelle la "règle non écrite" de l'ère Heisei (1989-2019). *"La génération, née pendant cette ère, a été obligée de s'adapter à son environnement social. Les Japonais valorisent l'harmonie, mais il y a des moments où ils doivent l'oublier et montrer leur indignation, leur colère. La jeune génération a grandi en pensant que se mettre en colère n'était pas bon. Dans le Japon d'aujourd'hui, il est implicitement entendu dans la vie sociale qu'il ne faut pas exposer son moi intérieur, à moins de le faire anonymement sur Internet. Même les médias ont baissé les bras. Le résultat est que le Japon est devenu une société 'castrée'",* estime le journaliste.

Cette opinion est développée dans un essai anonyme publié sur le blog Infinity Dream. Son auteur souligne que *"Torajirô n'est ni effrayé par le pouvoir de l'autorité ni soumis à celui-ci. La vérité est qu'il ne comprend probablement pas la nature du pouvoir exercé par les autorités. En d'autres termes, le paysage mental du camelot est à la fois étroit et très clair. Dans son paysage mental, il y a des gens comme sa sœur Sakura, les bonnes personnes qui gèrent la boutique familiale de Toraya, et toutes les personnes qu'il rencontre lors de ses voyages. Qu'il s'agisse de gens ordinaires, d'artistes de renommée internationale ou d'écrivains célèbres, cela ne fait aucune différence pour lui."*

Cet essai présente une idée intéressante conçue pour la première fois par YAMAGISHI Toshio, un psychologue social : "le concept d'engagement de type *yakuza*". Il a étudié la relation entre la confiance et l'engagement et a élaboré une théorie de la confiance comme moyen de réduire l'incertitude sociale.

Les groupes mafieux tels que les *yakuza* ont besoin d'une "unité de fer" non pas parce qu'ils entretiennent de bonnes relations entre eux, mais parce qu'ils doivent faire face aux attaques du monde extérieur. En d'autres termes, dans une société pleine d'incertitude sociale, nous avons besoin d'une relation fixe qui garantit les intérêts de chacun. Dans une telle société, les relations sont utilisées efficacement par les personnes de la même université ou de la même zone géographique pour maintenir le "favoritisme de groupe". Par conséquent, "l'engagement de type *yakuza*" est commun non seulement aux criminels, mais à l'ensemble de la communauté japonaise.

Tora-san dit souvent qu'il est un gangster et s'habille même comme tel. Après tout, c'est un *tekiya*, un marchand itinérant qui parcourt le pays, installant des étals sur les marchés et pendant les *matsuri* (voir *Zoom Japon* n°52, juillet 2015). Historiquement parlant, les *tekiya*, ainsi que les *bakuto* (joueurs), sont les ancêtres des *yakuza* modernes. Tora-san, bien sûr, n'est pas un vrai gangster, mais tout au long de la série *Otoko wa tsurai yo*, il est dépeint comme quelqu'un qui s'écarte des coutumes sociales et qui ne se comporte pas comme les membres ordinaires de la société. Son langage (notamment ses accès de colère) est probablement ce qu'il partage le plus avec les vrais *yakuza*.

Cette sorte de nature hors-la-loi est un trait de caractère qui plaît aux Japonais, ou du moins qui plaisait aux anciennes générations des années 1960 et 1970. Comme l'a écrit YAMADA Yôji dans un numéro spécial de la revue Bungei Shunjû, en septembre 2004, *"à l'époque de la forte croissance économique, tout le monde avait un emploi régulier et les choses allaient bien, et pourtant beaucoup d'hommes et de femmes adoraient Tora-san, un homme misérable au cœur brisé. C'était une époque où tout le monde était poussé à travailler plus dur, à gagner plus d'argent, à acheter une machine à laver et une télévision. Mais je pense qu'il y avait quelque chose dans ce personnage dont les Japonais avaient envie. Même s'ils travaillaient dur et économisaient de l'argent, ils avaient un sentiment de manque, et je me demande s'ils ont été soulagés en voyant Tora-san, quelqu'un qui vivait sa vie à son propre rythme sans courir après un rêve impossible de la classe moyenne. Pour lui, la vie était très simple. Tant qu'il avait une chambre pour passer la nuit et une bouteille de saké, il était satisfait."*

Ce sont les excentriques et les énergumènes qui sont les premiers à être sacrifiés lorsque le monde est en récession. C'est un moyen efficace de gérer le monde, mais il en résulte une société terne et homogène. En outre, ceux qui restent ont trop peur d'élever la voix. Ils deviennent des béni-oui-oui qui ne pensent qu'à ne pas être virés. Mais les gens comme Tora-san sont différents. Ils ajoutent du piment à la vie quotidienne et rendent le monde meilleur.

GIANNI SIMONE

RENCONTRE Un repère incontournable

Lors d'un entretien exclusif, Yamada Yôji et Baishô Chieko soulignent l'influence du personnage sur le pays.

Yamada Yôji a réalisé 89 films. Le dernier, *Kinema no kamisama* (*It's a Flickering Life,* inédit en France) est sorti sur les écrans début août, un peu plus de 18 mois après le 50e épisode de la série *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme]. Bien qu'il ait tourné près de 41 films en dehors de cette série parmi lesquels de nombreux chefs-d'œuvre comme *Kazoku* (*When Spring Comes Late,* 1970) ou *Les Mouchoirs jaunes du bonheur* (*Shiawase no kiiroi hankachi,* 1977) tous deux présentés fin novembre au Festival des 3 continents à Nantes, il doit en grande partie sa notoriété à cet ensemble inscrit depuis 1984 dans le Livre Guinness des records comme la plus longue série de l'histoire du cinéma mondial. Les aventures de Tora-san incarné par Atsumi Kiyoshi ont passionné des millions de spectateurs. Selon la Société de production et de distribution japonaise Shôchiku, près d'un Japonais sur trois les a suivies tout au long des 26 ans qu'elles ont été filmées. La disparition d'Atsumi Kiyoshi en août 1996 a mis fin à la sortie annuelle ou biannuelle des films. Et il a fallu attendre 2019 pour que le cinéaste décide de tourner un ultime épisode avec les acteurs encore en vie, en construisant une histoire à l'intérieur de laquelle il a intercalé des extraits des volets précédents tout juste restaurés en 4K par la Shôchiku.

Parmi eux, figurait Baishô Chieko qui, dans la série, interprète Sakura, la demi-sœur de Tora-san. Comme lui, elle a été hissée au rang d'icône nationale pour son rôle. D'ailleurs, sur le parvis de la gare de Shibamata, à Tôkyô, le quartier où Yamada Yôji a choisi d'implanter ses personnages, Sakura dispose d'une statue en bronze inaugurée en 2017. Elle fait face à celle de Tora-san qui a été installée en août 1999, trois ans après la mort de l'acteur qui l'incarnait. Alors que nous nous apprêtons à entrer dans l'année du Tigre, selon la tradition chinoise, la Maison de la culture du Japon à Paris a décidé de consacrer une année à Tora-san dont le nom traduit en français signifie "M. Tigre".

Si l'on ajoute la publication de la première biographie consacrée à Yamada Yôji en France, *Le Japon vu par Yamada Yôji* (Editions Ilyfunet) par le fondateur de ce magazine, on peut considérer que les Dieux du cinéma (*Kinema no kamisama* pour reprendre le titre original du dernier film de Yamada Yôji) ont décidé d'offrir au cinéaste une visibilité dont il avait été privé en France. C'est d'autant plus vrai que Carlotta, le distributeur spécialisé dans le patrimoine cinématographique, a annoncé la sortie des *Mouchoirs jaunes du bonheur* au cours du premier trimestre de 2022. *Zoom Japon,* qui défend depuis longtemps l'œuvre de Yamada Yôji (voir *Zoom Japon* n°49, avril 2015), ne pouvait donc pas faire l'impasse sur ces événements.

Nous avons donc réuni pour une interview exclusive le cinéaste et l'actrice Baishô Chieko afin d'évoquer Tora-san et la trace qu'il a laissée dans la mémoire collective des Japonais.

Vous avez créé Tora-san, l'un des personnages les plus emblématiques du cinéma japonais. Qu'est-ce qui vous a inspiré ?

Yamada Yôji : Tout a commencé avec Atsumi Kiyoshi. C'était un comédien tellement brillant que je voulais créer un personnage à la hauteur de son talent. Puis Kuma-san m'est venu à l'esprit. Kuma-san est un personnage de *rakugo* (art du conte humoristique) très populaire, l'idiot bon à rien typique. J'ai toujours été un grand fan de ce mode d'expression et j'ai réalisé qu'Atsumi-san était né pour jouer un personnage inspiré par Kuma.

Après la fin de la série télévisée *Otoko wa tsurai yo* que vous aviez écrite pour Fuji TV, transformer l'histoire en film n'a pas été facile. Les responsables de la programmation de la Shôchiku y étaient opposés. Comment avez-vous finalement réussi à obtenir le feu vert ?

Y. Y. : Il est vrai qu'au début, personne n'aimait l'idée d'en faire un film. Certes, le feuilleton télévisé avait été un succès, mais les producteurs de l'époque n'avaient pas l'habitude de transformer les séries télévisées en films. Mais je n'ai pas pour autant baissé les bras. Je me suis tourné vers Kido Shirô, le patron du studio, pour plaider ma cause. Je l'ai tellement ennuyé qu'il a fini par dire oui, allant à l'encontre de l'opinion générale selon laquelle le film serait un gros flop.

En fait, la plupart des films produits au Japon aujourd'hui sont des adaptations de séries télévisées. Rétrospectivement, vous avez donc été une sorte de pionnier.

Y. Y. : Vous pouvez me qualifier de pionnier si vous voulez, mais dans mon cas, la décision de faire un film autour de Tora-san ne faisait pas partie d'un business plan calculé. Vous voyez, à la fin du feuilleton télévisé, Tora-san est tué par un serpent venimeux. J'étais prêt à tourner la page et à lancer un nouveau projet, mais la chaîne Fuji TV a été inondée de lettres et d'appels téléphoniques de fans furieux qui ne voulaient pas que Tora-san meure. Je n'avais pas réalisé cet engouement pour le personnage et j'ai décidé de rattraper mon erreur en lui donnant une nouvelle vie sous forme de film.

Au départ, vous ne deviez faire qu'un seul film, n'est-ce pas ?

Y. Y. : Oui, ce devait être une production unique. Mais comme le film a connu un énorme succès, tous les sceptiques ont changé d'avis et m'ont demandé de faire une suite. C'est pourquoi le deuxième film a pour titre *Zoku Otoko wa tsurai yo,* littéralement "la suite" d'*Otoko wa tsurai yo* (le titre international *Tora-san's Cherished Mother* n'en rend pas compte).

Finalement, c'est devenu un projet de longue haleine. Pourquoi pensez-vous qu'elle soit devenue si populaire ?

Y. Y. : Tout d'abord, les personnages principaux, à commencer bien sûr par Tora-san, avaient un énorme attrait. Atsumi Kiyoshi et Baishô Chieko, qui joue la petite sœur de Tora-san, sont des acteurs incroyablement doués et leur jeu a été déterminant pour gagner le cœur des gens. Une autre raison du succès des films est liée au moment historique particulier que le Japon vivait alors. Le soi-disant miracle économique du Japon changeait le pays de plusieurs façons, pas toujours pour le mieux. Par exemple, les petites villes et les campagnes se dépeuplaient alors qu'un nombre croissant de personnes partaient vers les grandes villes à la recherche de meilleurs emplois. Je pense que de nombreux Japonais étaient inquiets de la façon dont la société et les relations familiales étaient affectées. Ils ont commencé à se demander si ces changements profonds représentaient un réel progrès. Puis ils sont allés au cinéma et ont vu un Japon familier où les relations humaines étaient encore régies par la tradition et où les lieux visités par Tora-san n'avaient pas encore été ruinés par un progrès économique insensé.

Baishô Chieko : Il est dommage que le sens de la communauté ait disparu avec l'évolution de notre mode de vie. Quand j'étais petite, il était courant de saluer nos voisins et de discuter avec les gens dans la rue. Mais aujourd'hui, beaucoup de gens habitent dans de grands immeubles et ne savent pas qui vit autour d'eux. Ils connaissent même à peine leurs voisins. Lorsque j'ai commencé à vivre seule, je me sentais si seule que je me suis rapidement liée d'amitié avec les femmes qui vivaient à côté de moi *(rires).*



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Au musée Tora-san, à Shibamata, on a reconstitué les décors de la série, notamment la pièce où la famille se réunissait pour écouter les histoires du camelot.

Y. Y. : Les gens qui regardent ces scènes de la vie quotidienne ou qui visitent la rue commerçante de Shibamata où se trouve la boutique de *dango* (voir *Zoom Japon* n°114, octobre 2021) de l'oncle de Tora-san, ressentent un sentiment de nostalgie. Ils regardent même avec envie les scènes de dispute entre Tora-san et sa famille, car même ce genre de situation est un moyen de communiquer ses propres sentiments. Aujourd'hui, au contraire, plus personne ne se dispute, les gens ont cessé de se parler.

Au total, vous avez écrit 50 épisodes. Comment avez-vous réussi à faire en sorte que le public ne s'ennuie pas ?

Y. Y. : Je pense que la clé du succès prolongé de la série est lié à la connaissance intime des personnages – Tora-san et Sakura, mais aussi leur oncle et leur tante, leur voisin Tako, etc. – qu'avaient les spectateurs. Ils les connaissaient si bien qu'ils faisaient presque partie de la famille, et chaque nouveau film était l'occasion de les retrouver. Certaines personnes peuvent penser que la répétition d'un même schéma devient ennuyeuse au bout d'un moment, mais je crois qu'il y a aussi de la beauté et du pathos dans l'habitude et l'intimité.

En un sens, Tora-san et sa famille sont devenus nos voisins.

Y. Y. : Exactement. Et le public en est venu à chérir le sens de la communauté affiché dans les films de la série. Dans les années 1970 et 1980, les relations de voisinage ont progressivement disparu, au point qu'aujourd'hui, nous saluons à peine nos voisins. Mais dans le Shibamata de Tora-san, les gens font toujours attention à leurs voisins. Bien sûr, les fans de Tora-san savent bien que l'atmosphère dépeinte dans ces histoires est plutôt anachronique, mais ils apprécient quand même le sentiment de chaleur et de nostalgie qui s'en dégage.

Quelle est la partie du processus de réalisation d'un film que vous appréciez le plus ? Et quelle est la partie qui vous semble la plus difficile ?

Y. Y. : L'écriture d'un nouveau scénario est toujours un défi. Vous partez de zéro, et il arrive que vous fixiez la page blanche devant vous et que les bonnes idées ne sortent pas. D'un autre côté, le tournage proprement dit est toujours un plaisir, encore plus lorsque je faisais les films de Tora-san, car une ou deux fois par an, pendant 26 ans, je retrouvais ma grande famille. Et je ne parle pas seulement des acteurs. J'avais les mêmes collaborateurs, et l'équipe qui travaillait sur les décors et les costumes était toujours la même.

BAISHÔ-san, lorsque YAMADA-san vous a présenté le personnage de Sakura, qu'est-ce qui vous a attiré dans ce rôle ?

B. C. : De nombreuses années ont passé, mais je me souviens encore avoir ri et pleuré en lisant le scénario. Sakura, en particulier, me rappelait de nombreuses personnes que je connaissais. J'étais tellement excitée que j'avais hâte de commencer le tournage. Les autres personnages étaient si bien rendus sur le papier que je voulais les rencontrer sur le plateau.

Je me souviens aussi que pendant le tournage du premier film, la réalité et la fiction se sont mélangées. Dans l'histoire, Sakura se marie et a un bébé. Ma sœur aînée était enceinte à l'époque, j'ai donc observé son comportement et appris d'elle ce que c'était que de devenir mère.

Un an après la mort d'ATSUMI Kiyoshi, vous avez écrit un livre intitulé *Oniichan* [Grand frère, inédit en France]. Pouvez-vous nous parler de la relation étroite qui s'est développée entre vous et l'acteur, au point que le public se souviendra toujours de vous comme de Sakura et Tora-san ?

B. C. : J'avais un amour et un respect profonds pour ATSUMI Kiyoshi. En tant que Sakura, je m'inquiétais constamment pour mon frère Tora-san parce qu'il avait l'habitude de faire des bêtises et de créer des problèmes autour de lui, mais je n'avais que du respect pour TADOKORO-san (le vrai nom de l'acteur), à la fois comme comédien et comme être humain. Il avait l'habitude de m'inviter à déjeuner et de laisser des messages amusants sur mon répondeur. Il me suggérait de nouveaux films intéressants à regarder et m'achetait des vêtements. Pour moi, il était comme un vrai frère. Et quel grand acteur il était ! C'était

un tel plaisir de le regarder jouer. Pendant toutes ces années, j'ai aspiré à devenir ce genre d'acteur. Dans les films de Tora-san, il y a toujours une scène où il a une grosse dispute avec sa famille, prend ses affaires et repart sur les routes. Et si Sakura est en colère contre son frère, elle ne peut s'empêcher de s'inquiéter pour lui. Va-t-il s'en sortir ? J'ai adoré jouer ces scènes.

C'est devenu une scène emblématique. Les gens qui arrivent à Shibamata n'ont qu'à sortir de la gare pour voir votre statue de bronze et celle de Tora-san pour la revivre.

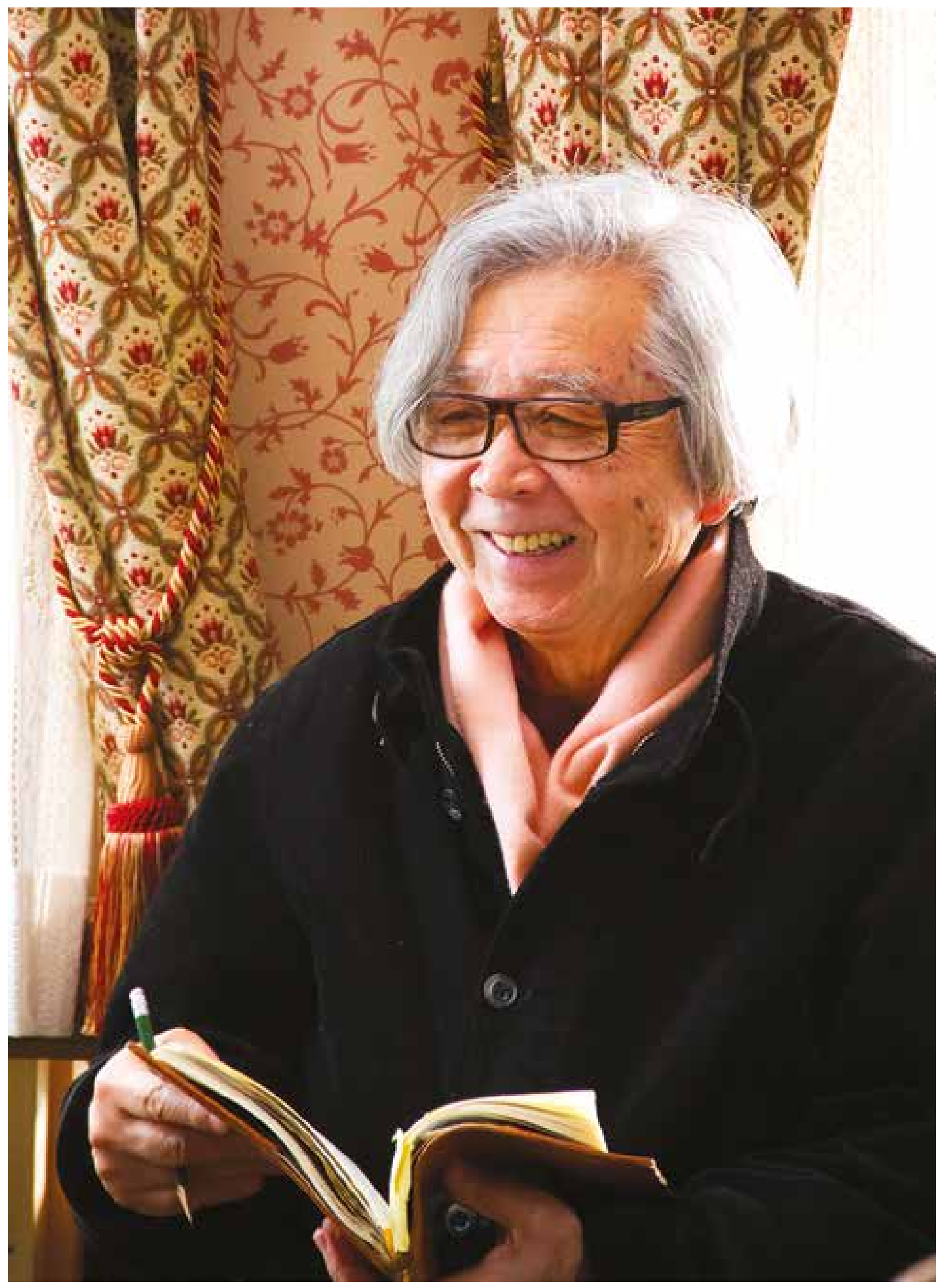
B. C. : Oui, qu'il pleuve ou qu'il vente, nous sommes toujours là, toujours figés, toujours en train de nous dire au revoir *(rires)*.

Le premier film de Tora-san est sorti en 1969, quelques mois après la sortie du *Journal d'un voleur de Shinjuku (Shinjuku dorobô nikki)* d'Ôshima Nagisa. Celui-ci a situé son film au cœur de Tôkyô alors que vous avez choisi la périphérie de la ville. Était-ce intentionnel ? Avez-vous pensé à l'époque que le public était fatigué de l'agitation qui secouait le pays, et que choisir un quartier populaire à Shibamata était un moyen de lui donner un peu de répit dans cette sombre réalité ?

Y. Y. : Tout d'abord, il faut comprendre que nos publics respectifs avaient des goûts très différents. Ôshima avait de nombreux fans parmi les étudiants radicaux et les intellectuels, tandis que mes films s'adressaient aux gens ordinaires, aux ouvriers et aux femmes au foyer. Si je peux faire une comparaison culinaire, les fans d'Ôshima appréciaient les mets raffinés ; les gens qui voyaient mes films mangeaient pour se remplir l'estomac et avaient besoin d'aliments plus basiques et plus substantiels comme les *onigiri* (boulettes de riz) et la soupe miso. En ce sens, mes films – et la série Tora-san en particulier – s'adressaient davantage au cœur des gens qu'à leur cerveau. Pour répondre à votre question, il est vrai que beaucoup de gens voulaient faire une pause dans la sombre réalité de l'époque, et les films de Tora-san avaient ce pouvoir de guérison. Ils étaient capables de réconforter les spectateurs.

En parlant de lieux de tournage, l'une des caractéristiques de la série est qu'à travers les voyages de Tora-san, vous avez donné beaucoup d'espace à diverses régions du pays. Comment les avez-vous sélectionnées ?

Y. Y. : J'ai regardé de nombreuses photos, films et lu diverses informations. Il m'est aussi arrivé d'entendre parler d'un endroit particulièrement intéressant par d'autres personnes. Lorsque quelque chose me plaisait, je partais en voyage pour le découvrir. Malheureusement, beaucoup de ces endroits ont disparu ou ont changé pour le pire. Ils ont peut-être survécu en tant que sites touristiques, mais ils ont perdu leur charme originel en tant que lieux vivants, où les gens vivaient et travaillaient. Il y a cent ans, le Japon était un pays magnifique. Pendant la période Meiji (1868-1912), les voyageurs étrangers étaient charmés par les lieux et les personnes qu'ils rencontraient. Mais aujourd'hui, je pense qu'il a perdu beaucoup de sa beauté.


"L'écriture d'un nouveau scénario est toujours un défi", explique Yamada Yôji.

Pendant que Tora-san voyageait dans tout le Japon, Sakura-san était coincée chez elle à Shibamata, n'est-ce pas ?

B. C. : Oui, elle ne pouvait que voyager par procuration à travers les récits de son frère. Mais Atsumi-san, dans le rôle de Tora-san, était tellement doué pour décrire les endroits qu'il avait vus qu'écouter ses récits était toujours très amusant. Sakura n'a eu que peu d'occasions de voyager. Une fois, par exemple, elle a dû aller chercher son frère qui était à court d'argent. Je me souviens avoir voyagé en voiture avec d'autres acteurs et avoir passé le temps à chanter en admirant les ginkgos le long de la route.

Baishô-san, dans une interview publiée dans le magazine Sarai en 2006, vous avez déclaré à propos de la série que le tournage pendant toutes ces années s'était apparenté à la réalisation d'un long documentaire.

B. C. : Même Atsumi Kiyoshi pensait la même chose. Très simplement, les épisodes de la série peuvent être considérés – et, dans un sens, le sont véritablement – comme les chapitres d'une très longue histoire. Et même maintenant que la série est terminée, je me retrouve à en parler. En

partageant mes souvenirs, je suis transportée à cette époque et je redeviens Sakura. Et pour moi, c'est une excellente chose. Je m'appelle BAISHÔ Chieko mais j'ai un autre moi, SUWA Sakura, et je l'aime et la respecte comme si elle était vraiment moi car c'est une personne merveilleuse. Il fut un temps où je me plaignais du fait que les fans avaient cessé de voir BAISHÔ Chieko ; ils ne faisaient référence à moi qu'en tant que Sakura. Quand ATSUMI-san a entendu cela, il m'a grondée ; il m'a dit que je devais en être fière car appeler les acteurs par le nom de leur personnage était une façon de les féliciter. C'était la preuve qu'ils étaient entrés dans l'imaginaire collectif.

En d'autres termes, incarner Sakura pendant si longtemps a eu une grande influence sur votre propre vie, n'est-ce pas ?

B. C. : Oui, en grande partie. Faire ces 50 films a été une expérience d'apprentissage unique. Grâce à Tora-san, j'ai appris beaucoup de choses sur moi-même et sur la façon de regarder les autres. J'ai appris à me mettre à la place des autres. On peut dire que c'était une sorte d'école de la vie pour moi.

Lorsqu'il a été question de tourner un 50e et dernier épisode, quelle a été votre réaction ? Qu'attendiez-vous d'*Otoko wa tsurai yo: Okaeri Tora-san (Tora-san, Wish You Were Here, 2019)* ?

B. C. : Ma première réaction a été de me dire, qu'est-ce que je suis censée faire à mon âge, après toutes ces années ? *(rires)* J'étais convaincue que le film de 1995 était le dernier et que j'avais laissé Sakura derrière moi, alors vous pouvez imaginer quelle fut ma surprise. En fin de compte, j'ai été heureuse de retrouver mes vieux amis, mais je dois admettre qu'au début, j'étais très nerveuse sur le plateau. Nous avons tourné la première scène à Shibamata et je pouvais voir la statue de moi-même devant la gare, ce qui était bizarre en soi, tandis que je ne voyais pas YAMADA-san, debout comme d'habitude à côté de la caméra, donnant ses instructions. Pendant tout ce temps, je me suis demandée ce que je faisais là !

YAMADA-san, la notion de "famille" est évidemment très importante dans la série. C'est un thème qui vous tient particulièrement à cœur. Comment cela se fait-il ?

Y. Y. : En fait, ce n'est pas quelque chose que j'ai recherché initialement. Je n'ai pas commencé avec l'idée de mettre en valeur la famille japonaise – ou la famille en général – dans mes films. C'est venu après, naturellement.

Pensez-vous que la famille de Tora-san, qui est loin d'être une famille typique, incarne finalement le mieux le concept de famille ?

Y. Y. : Il est vrai que les propriétaires de la boutique de *dango* ne sont pas les parents de Tora-san et de Sakura, et que les personnes qui gravitent autour d'eux ne sont que des voisins. Mais ils font un effort conscient pour être une sorte de famille élargie. Ils rient et pleurent ensemble, se disputent parfois, mais en définitive, ils s'entraident toujours.



"Faire ces 50 films a été une sorte d'école de la vie", estime BAISHÔ Chieko.

En 2019, à l'occasion du 50e anniversaire de la série, des affiches montrant Tora-san immobile au milieu d'une foule en mouvement ont été diffusées avec le message *"Alors, êtes-vous heureux maintenant ?"*. J'ai l'impression qu'en posant cette question, vous pensiez que les Japonais ne le sont plus et que Tora-san n'est plus là pour les rassurer comme par le passé.

Y. Y. : Je pense effectivement qu'il y a 50 ans, lorsque la série a commencé, les Japonais étaient plus heureux qu'aujourd'hui. Les gens pouvaient se projeter vers un avenir meilleur. Les jeunes étaient également très actifs et énergiques. Si vous travailliez dur, vous étiez assuré d'avoir un emploi stable et un bon revenu. Mais de nos jours, la société japonaise est remplie d'un sentiment d'anxiété. Il y a 50 ans, il y avait encore de la place pour les personnes "étranges" comme Tora-san, mais aujourd'hui la vie est strictement normée et ceux qui ne se conforment pas sont poussés en marge de la société. C'est pourquoi si Tora-san était encore là, il poserait probablement cette question : *"Êtes-vous heureux maintenant ?"* Je ne veux pas dire que seuls les Japonais sont confrontés à ce problème, mais le fait est que nous devrions faire quelque chose à ce sujet.

PROPOS RECUEILLIS PAR GIANNI SIMONE & ODAIRA NAMIHEI

LIEU Shibamata ou l'âme du "Tigre"

Le quartier situé au nord-est de la capitale d'où est originaire Tora-san vit toujours au rythme du personnage.

Otoko wa tsurai yo [C'est dur d'être un homme] appartient peut-être au passé, mais les fans de Tora-san peuvent revisiter la série et ses nombreux lieux de tournage lors d'un événement annuel qui se déroule à Shibamata, le quartier où vivent les KURUMA, la famille fictive du personnage créé par YAMADA Yôji.
Selon ARAMAKI Shô, du département du tourisme de l'arrondissement de Katsushika (voir *Zoom Japon* n°93, septembre 2019), qui est en charge de cet événement de deux jours, le Tora-san Summit (https://torasan-summit.jp, www.facebook.com/torasan et www.instagram.com/torasan_summit), comme on l'appelle, est né en 2015 d'une proposition du président de la Jinmeikai, l'association locale des commerçants de la rue où se trouve le magasin de *dango* de la famille de Tora-san. *"Nous vivons à une époque où tout semble changer à un rythme effréné. C'est pourquoi le temps est venu de réévaluer les choses qui restent inchangées. Shibamata est l'un de ces endroits et la série* Otoko wa tsurai yo *présente des lieux et des paysages – non seulement à Shibamata mais dans tout le Japon – qui ont su conserver leur charme traditionnel. Le réalisateur YAMADA Yôji, a lui-même exprimé son souhait que ces lieux restent fidèles à leurs valeurs traditionnelles et ne succombent pas aux vents du changement"*, rappelle le fonctionnaire. La Jinmeikai est également à l'origine de l'installation des statues de Tora-san et de sa sœur Sakura sur le parvis de la gare de Shibamata. L'association a financé le projet tandis que l'arrondissement de Katsushika est désormais chargé de les entretenir.



Affiche officielle du Tora-san Summit qui s'est déroulé les 20 et 21 novembre 2021.

Le Tora-san Summit se déroule autour de certaines des principales attractions et lieux de tournage de Shibamata, comme la rue commerçante, le temple bouddhiste Taishakuten et le musée Tora-san. Si la structure de base et l'ambiance de l'événement n'ont pas changé, à chaque édition, les organisateurs s'efforcent d'introduire de nouveaux éléments et participants. *"En 2019, pour célébrer à la fois le cinquième anniversaire du sommet et le 50e anniversaire de la série, YAMADA Yôji et certains des acteurs encore en vie (BAISHÔ Chieko, MAEDA Gin et SATÔ Gajirô) ont fait une apparition spéciale et ont partagé leurs souvenirs concernant leur rôle respectif et des anecdotes sur les films"*, se souvient ARAMAKI Shô.
La relation entre Shibamata et YAMADA Yôji est assez unique. Aucun autre réalisateur n'a jamais tourné de films au même endroit pendant autant d'années. Entre 1969 et 1989, il a en fait réalisé deux films par an, si bien qu'il aime à dire que Shibamata est devenu sa terre natale. Ce lien étroit, presque symbiotique, avec la saga Tora-san a été extrêmement bénéfique pour Shibamata qui, en 2018, a été sélectionné comme "paysage culturel important" par l'Agence pour les Affaires culturelles. *"Les habitants de Shibamata sont évidemment fiers de leur patrimoine et de leur lien avec Tora-san et ils sont impatients de présenter l'histoire culturelle locale aux nombreux visiteurs qui font le déplacement, parfois de loin, vers ce petit coin de Tôkyô"*, ajoute le fonctionnaire.
Le sommet lui-même n'a cessé de gagner en popularité, avec une fréquentation qui, après les 21 000 visiteurs de la première édition en 2015, s'établit désormais autour de 90 000 personnes. *"Nous avons eu de la chance qu'en 2017, la chaîne TV Tokyo ait diffusé une émission spéciale sur Shibamata dans laquelle il était question de cet événement. Grâce à cette publicité inattendue, la fréquentation a soudainement grimpé, passant de 38 000 à 88 000 visiteurs. Elle est restée très élevée depuis"*, se félicite ARAMAKI Shô.
Interrogé sur la popularité du Tora-san Summit, il affirme qu'il n'est pas nécessaire d'être un fan du personnage pour apprécier l'événement. *"Shibamata est un excellent exemple de ce que les Japonais désignent sous l'expression 'Shôwa Retro'"*, dit-il. L'ère Shôwa s'est étendue de 1926 à 1989, mais le terme "Shôwa Retro" fait spécifiquement référence aux années allant du milieu des années 1950 à la fin des années 1960. Beaucoup de gens regardent avec nostalgie ce moment de l'histoire du Japon, le "bon vieux temps" où tout le monde envisageait l'avenir avec optimisme.
"De nombreux autres lieux du Japon sont également représentés chaque année lors de notre événement. Une visite au Tora-san Summit est donc une bonne occasion de planifier votre prochain voyage au Japon", assure ARAMAKI Shô. *"Enfin, la gastronomie joue un rôle important dans les festivités, car chaque année, nous proposons de nouveaux plats qui attirent de nombreux gourmands."*
En matière de nourriture, Shibamata est synonyme de *dango* (voir *Zoom Japon* n°114, octobre 2021), boulettes de riz gluant, car c'est ce que la famille de Tora-san vend dans sa boutique à l'ancienne près de Taishakuten. Pendant



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

A Shibamata, Tora-san est omniprésent tout comme l'œuvre de YAMADA Yôji en général. On aperçoit l'affiche de son dernier film Kinema no kamisama (It's a Flickering Life) *sorti le 6 août.*

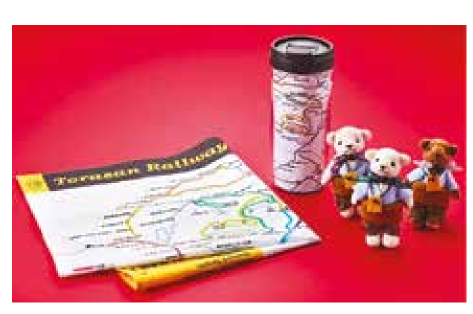
Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La rue commerçante, avec au fond le temple Taishakuten, attire près de 90 000 visiteurs à l'occasion du Tora-san Summit qui se déroule en novembre chaque année.

la période Edo (1603-1867), cette région était entourée de champs et les fermiers avaient l'habitude de préparer des boulettes avec du *yomogi* (armoise du Japon), une plante de la famille des tournesols. Les filles des fermiers qui allaient travailler dans les résidences de samouraïs et les grandes maisons de marchands pour leur apprentissage avaient l'habitude de les apporter en cadeau. Mais bien sûr, le Tora-san Summit ne se limite pas à cette spécialité. *"En tant que fonctionnaire responsable de l'événement, je ne devrais pas révéler mes goûts personnels, mais parmi les plats proposés cette année, j'aime particulièrement le gâteau roulé au thé vert grillé d'Okayama et le gâteau roulé à la farine de riz d'une confiserie japonaise locale. Mais bien sûr, l'offre alimentaire va bien au-delà du sucré. Il y en a pour tous les goûts"*, ajoute ARAMAKI Shô, sourire aux lèvres.

En ce qui concerne les projets futurs pour ce rendez-vous annuel, il explique que le défi pour Shibamata est d'attirer les jeunes générations qui ne connaissent peut-être pas Tora-san. *"Il est vrai que beaucoup d'adolescents et de jeunes de 20 ans n'ont jamais vu un film de la série. Cependant, nous espérons que des lieux tels que le musée Tora-san serviront de catalyseurs pour susciter un nouvel intérêt pour le quartier. De nombreux visiteurs plus âgés amènent souvent leurs petits-enfants avec eux. Nous espérons qu'ils transmettront à ces enfants leur amour pour Tora-san"*, déclare le responsable de l'événement.

Selon le site Internet du Tora-san Summit, *"les paysages en constante évolution et les valeurs humaines sont un élément central de la série* Otoko wa tsurai yo, *et cet événement vise à protéger à la fois ces lieux et ces idées comme une caractéristique importante de ce pays."* ARAMAKI Shô convient que ces valeurs doivent être entretenues pour les générations futures. *"Le modèle de la famille nucléaire s'est répandu au Japon, mais j'ai grandi dans une famille où vivaient ensemble trois générations et je suis reconnaissant d'avoir pu partager mon existence avec mes grands-parents. Les films de Tora-san montrent l'importance de partager les choses heureuses et tristes de la vie avec sa famille et la communauté locale. Chacun a un paysage original dans son cœur. Il est différent pour chaque personne et peut être un paysage réel ou imaginaire. Quel que soit le lieu, il a le pouvoir de vous rendre nostalgique et de vous ramener à vos souvenirs d'enfance. En protégeant ces lieux, nous espérons entretenir les "paysages du cœur" qui résident en chacun d'entre nous"*, résume celui qui a accueilli, les 20 et 21 novembre, des milliers de personnes venues se ressourcer le temps d'un week-end dans le quartier de Shibamata où résonne encore l'esprit de cette série cinématographique entrée dans la légende.



Témoignage de l'engouement encore fort des Japonais à l'égard de Tora-san, la société Tully's Coffee a proposé des produits dérivés entre le 20 et le 30 novembre avec notamment un mouchoir à l'effigie du camelot sous forme de lignes ferroviaires.

Ceux qui voudraient en savoir plus sur le personnage et la série peuvent visiter le musée Tora-san, situé à 200 mètres du temple Taishakuten. Ils découvriront ainsi l'univers du camelot ainsi que les principaux personnages qui ont contribué à faire de ces films un succès hors du commun. Le même bâtiment abrite un espace consacré à YAMADA Yôji, le créateur de Tora-san, qui a réalisé 48 des 50 films de la série. On lui doit également 41 autres longs-métrages parmi lesquels quelques chefs-d'œuvre entrés dans l'histoire du cinéma japonais.

G. S.

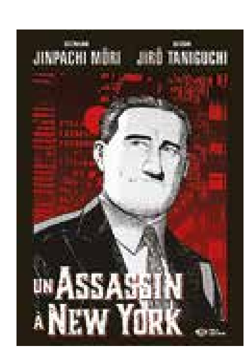
POLAR Grand cru pour le nouveau Higashino



Muté depuis peu dans un commissariat de Nihonbashi, à Tôkyô, KAGA Kyôichirô se retrouve à enquêter sur le meurtre d'une femme étranglée. Comme souvent avec HIGASHINO, les histoires commencent simplement, mais se complexifient à mesure que le récit se déroule. Dans ce roman à tiroirs absolument fascinant, le romancier entraîne le lecteur dans une affaire qui, sous son apparence quelconque, s'avère particulièrement prenante et palpitante. A lire!

Le Nouveau (Shinzanmono) de HIGASHINO Keigo, trad. par Sophie Refle, Actes Sud, coll. Actes Noirs, 22 €.

MANGA Taniguchi dans sa version noire



La publication de ce recueil de plusieurs histoires autour de l'énigmatique Benkei imaginé par MÔRI Jinpachi nous rappelle que TANIGUCHI Jirô était un touche-à-tout qui aimait beaucoup l'ambiance polar. Après *Trouble is my Business* publié chez Kana (6 vol., 2013-2014), Un Assassin à New York nous plonge dans un univers de violence et de vengeance dont le héros de ces récits s'est fait une spécialité. Une belle découverte pour les fans du mangaka disparu en 2017.

Un Assassin à New York (Benkei in New York), de MÔRI Jinpachi (scénario) et TANIGUCHI Jirô (dessin), trad. par Thibaud Desbief, Pika Graphic, 16 €.

CINÉMA Une année avec Tora-san

Sous la houlette de Fabrice Arduini, le Monsieur cinéma de la Maison de la culture du Japon à Paris, l'institution a beaucoup contribué à élargir notre connaissance du cinéma japonais en organisant diverses rétrospectives sans lesquelles certains pans de l'histoire du 7e art nippon seraient restés dans l'ombre. Il en manquait un à l'appel, celui du cinéma populaire de qualité incarné par un cinéaste en particulier: YAMADA Yôji (voir pp. 8-11). Il est vrai que cette forme cinématographique a disparu des écrans pour laisser place à des œuvres dites d'auteur. Voilà pourquoi on ne peut que se féliciter de la rétrospective consacrée à la série *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] dont YAMADA a réalisé 48 des 50 épisodes qui la composent. Diffusés par ordre chronologique, ces films vous permettront de découvrir le Japon à travers son truculent protagoniste : Tora-san. A ne pas manquer!



Maison de la culture du Japon à Paris, 101 bis quai Branly 75015 Paris. www.mcjp.fr

NIHONGOTHÈQUE

OSHI

Dans la conversation japonaise, je remarque de plus en plus que les gens emploient le terme *oshi* pour exprimer leur passion, dans un sens fanatique, notamment lorsqu'ils évoquent leurs idoles. On dit par exemple *"Mon oshi est le meilleur!"*. Formé du verbe classique osu (推す) signifiant "recommander", le terme a été (ré)inventé au début des années 2000 et utilisé seulement entre les *otaku* ou les passionnés de groupes d'idoles. Plus précisément, l'expression *oshimen* est apparue en premier pour désigner le membre préféré d'un de ces groupes à l'instar d'AKB48.

J'ai longtemps été persuadée qu'il venait d'un autre verbe *osu* (押す), plus courant et signifiant "pousser". En écoutant quelqu'un dire *oshi*, je le comprenais comme s'il "poussait" sa vedette vers la réussite. Ce n'est que cette année, en février, que je me suis rendue compte de mon erreur, après avoir compris l'histoire du roman de la jeune auteur, USAMI Rin, lauréate du dernier prix littéraire Akutagawa. Intitulé *Oshi, moyu*, il raconte l'histoire d'une lycéenne qui fait une dépression à la suite d'un scandale dans lequel est impliqué son *oshi*, membre d'un groupe musical. Désormais, j'ai l'impression que cette expression populaire *oshi* a gagné une reconnaissance "officielle" et que l'on peut se permettre de l'utiliser sans faire partie d'une communauté spécifique. En ce qui me concerne, je n'ai pas d'*oshi* et je n'ai que des personnes ou des choses que j'apprécie beaucoup. Mon *oshi* au sens original de recommandation pour 2021 est sans doute Tora-san. En attendant la publication du livre *Le Japon vu par Yamada Yôji*, un livre sur l'*oshi*-cinéaste signé Claude Leblanc, le fondateur de *Zoom Japon*, j'ai regardé les 50 films de la série *Otoko wa tsurai yo*. En effet, aujourd'hui je connais mieux mon pays qu'avant! Comme quoi l'art du *oshi* peut mettre en valeur une culture! Ça vaut le coup de faire des *oshi-katsu* (activités pour favoriser son *oshi*)!


Ritsuko Koga pour Zoom Japon

KOGA RITSUKO

Pour **Noël**

retrouvez tous vos livres en japonais, artbooks, manga sur

Verasia.FR

メリークリスマス

先見
VERASIA



CINÉMA Un vrai concentré de Hosoda

Le 29 décembre, HOSODA Mamoru nous invite à découvrir *Belle*, sa dernière production étincelante.

Les plus fidèles de nos lecteurs savent que nous apprécions beaucoup le travail de HOSODA Mamoru dont les œuvres ont illuminé notre imaginaire depuis une bonne quinzaine d'années. Comme il nous l'avait déclaré dans un entretien publié à l'occasion de la sortie des *Enfants loups, Ame et Yuki* (*Ôkami kodomo no Ame to Yuki*) en 2012, il est un homme qui aime prendre des risques pour ses films. *Belle* (*Ryû to sobakasu no hime*), sa dernière réalisation, en est une nouvelle illustration même si l'on peut la considérer davantage comme l'aboutissement des expériences accumulées ces dernières années que comme une œuvre renversante à la différence de *La Traversée du temps* (*Toki o kakeru shôjo,* 2006) ou même *Summer Wars* (*Samâ wôzu,* 2009). Même *Mirai, ma petite sœur* (*Mirai no mirai*) sorti en 2018 avait ce petit quelque chose de spécial qui en faisait un film "extraordinaire".

D'un point de vue technique, ce nouveau long-métrage est irréprochable. HOSODA et son équipe font la démonstration d'une maîtrise parfaite de l'animation à tel point que certaines séquences bluffantes de réalisme donnent l'illusion d'avoir été tournées en prises de vue réelles. La mécanique est formidablement bien huilée, mais elle a un côté étincelant qui finit par faire oublier le fond de l'histoire. Or c'est ce qui nous attire aussi chez cet artiste talentueux, sa capacité à éveiller en nous l'émerveillement à travers les images et la réflexion grâce à des récits qui entrent en résonance avec notre époque. Avec *Belle*, il a choisi de s'attaquer à un sujet qui "parle" à la jeune génération : Internet. Ce n'est pas la première fois qu'il y fait allusion. *Summer Wars* avait été un premier coup d'essai. Cette



Wild Bunch

En salles le 29 décembre, Belle (Ryû to sobakasu no hime) *de HOSODA Mamoru est particulièrement attendu.*

fois, il met le doigt sur l'importance que les réseaux occupent dans leur existence.
Il est vrai qu'il existe désormais une génération qui n'a connu qu'Internet. A la différence des autres qui ont connu d'autres univers, il lui est beaucoup plus facile de l'appréhender et de vivre avec. L'intérêt de *Belle* est justement d'aborder le sujet du point de vue de cette jeunesse plutôt que de celui des plus âgés qui ont tendance à en montrer les travers, trahissant d'une certaine façon leur crainte face à l'inconnu. En plantant son décor dans la province japonaise comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises par le passé, Hosoda Mamoru montre déjà que la fracture numérique ne se pose pas en termes géographiques comme on a généralement tendance à le penser. On y fait la connaissance de Suzu, une adolescente timide très marquée par la disparition accidentelle de sa mère quand elle était petite. Pour sortir de sa solitude et de son traumatisme, elle s'est inventé une double vie sur Internet où elle a retrouvé le goût de chanter.
Grâce à son avatar Belle qui séduit des millions de jeunes gens, Suzu devient l'une des égéries d'un monde virtuel développé autour d'une application baptisée "U" (prononcé "you", cela signifie "toi") qui paradoxalement invite ses membres à ne pas être eux-mêmes.
Mais le succès appelle la jalousie et Suzu-Belle doit faire face à une montée de violence numérique à son encontre. Un phénomène dont les médias se font souvent l'écho. Hosoda Mamoru aurait pu construire une histoire dont on aurait retenu que cette dérive, mais, comme toujours, il veut offrir une perspective positive grâce à ses personnages qui ne baissent jamais les bras. Grâce au soutien d'une de ses amies férues d'informatique, Suzu va utiliser Belle pour se battre et résister à ce déchaînement de haine au milieu d'un décor flamboyant, de couleurs éclatantes et de chansons envoûtantes. Une nouvelle fois, le réalisateur donne le beau rôle aux personnages féminins.
Comme il l'avait fait dans *Les Enfants loups, Ame et Yuki* où la jeune mère avait surmonté la défiance locale et les défis pour s'installer à la campagne pour élever ses enfants, le réalisateur donne à son personnage principal une force psychologique qui ne manque pas de séduire le spectateur. Le fait d'avoir lui-même été élevé par une mère seule n'est pas étranger à ce désir de montrer à quel point le sexe dit faible ne manque pas de ressources pour faire avancer les choses et trouver des solutions à des problèmes qui paraissent parfois insurmontables.
Dans son nouveau film inspiré du conte *La Belle et la bête* dont les studios Disney ont signé une adaptation il y a quelques années, Hosoda Mamoru n'a pas voulu bâtir l'histoire seulement autour de l'aspect physique. Il a préféré, comme il l'a déjà évoqué dans *Le Garçon et la Bête* (*Bakemono no ko*, 2015), se concentrer sur la psychologie des personnages en soulignant leur complexité. En ce sens, le cinéaste va à l'encontre des tendances actuelles de notre société en faveur d'une approche binaire des choses. On ne peut qu'adhérer à sa vision du monde, mais celle-ci se dilue dans la dimension spectaculaire qu'il a voulu donner à cette œuvre. La question est de savoir si, devant cette débauche de technique, de couleurs et de musique, le message de première importance qu'il veut transmettre ne risque pas de passer à côté de sa cible. C'est le seul reproche que l'on peut adresser au réalisateur dont on soupçonne le désir d'avoir voulu faire la synthèse de deux décennies de travail en un seul film. Et comme certains plats, par moments, il donne la sensation d'être trop riche.

Gabriel Bernard



Face aux difficultés et à la violence des réseaux, Suzu va réussir à ne pas lâcher prise.



Suzu, adolescente timide, et son avatar Belle qui a conquis le cœur de millions de jeunes.

SEFA

18 AU 20 FÉVRIER 2022

MARSEILLE CHANOT











12e VAGUE

VIVEMENT QUE L'ON SE RETROUVE
POUR CÉLÉBRER L'ÉDITION DU PHÉNIX

L'ACTUALITÉ ET LES TICKETS SONT SUR
www.japan-expo-sud.com
#japanexposud

MANGA · ANIME · COSPLAY · JEUX VIDÉO · WEB CULTURE
MODE · MUSIQUE · ARTS MARTIAUX · TRADITIONS · ESPORT

GRATUIT POUR LES - 8 ANS

LES TICKETS SONT EN PRÉVENTE SUR JAPAN-EXPO-SUD.COM ET DANS LES RÉSEAUX HABITUELS

FRANCEBILLET : Fnac - Carrefour - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.carrefourspectacles.com - www.francebillet.com - 0 892 684 694 (0.40€/min)

TICKETMASTER : Ticketmaster.fr - Auchan - Cora - Cultura - E.Leclerc - 0 892 390 100 (0.45€/min)







TENDANCE Le panettone à la nippone

Pour Noël, les boulangeries spécialisées offriront à leur clientèle cette spécialité italienne qui a le vent en poupe.

Les Japonais, pour qui Noël n'est pas une tradition, ont toujours pris la liberté de l'interpréter comme bon leur semble. Le jour de la nativité est passé d'un moment de beuverie à une soirée entre amoureux, avant de regagner sa place de fête familiale. Le même sort a été réservé aux gâteaux consommés à Noël. Il y a eu le fraisier, puis les crèmes glacées et les bûches… la mode étant au stollen ces derniers temps, on le retrouvait dans les vitrines de quasiment toutes les pâtisseries, et ce dès le mois de novembre. Mais il risque fort d'être détrôné par un nouveau concurrent, cette fois-ci venu d'Italie : le panettone.

Il faut certes nuancer. Les Japonais ne sont pas les premiers à se ruer sur ce délice, le panettone étant en train de gagner du terrain dans de nombreux pays. Même en France, on commence à le trouver préparé de façon authentique, avec du levain panaire. Mais il est bien connu que lorsque les Japonais s'y mettent, ils ne rigolent pas. Une association, la Panettone Society a même été créée par des chefs et des journalistes il y a deux ans de cela, pour la promotion de ce gâteau traditionnel au Japon. Ils organisent des dégustations de panettone italien et japonais, des séminaires pour mieux connaître son histoire, et même des *master class* dirigées par Suzuki Yahei. Ce dernier, chef du restaurant une étoile le Piatto Suzuki, a participé aux cinq concours de panettone à Milan, où il a raflé des récompenses. On lui a même décerné le titre de "maestro"…

Il y a deux ans également, Less, une boutique spécialisée dans les panettones, a ouvert ses portes à Tôkyô. Ici, les authentiques gâteaux sont confectionnés par un tandem italo-japonais, Gabriele Riva et Sakakura Kanako, avec du levain spécialement apporté de Milan. Quant à Pane & Olio, une boulangerie spécialisée dans les pains italiens, elle propose également un panettone qui a remporté deux prix au concours de Milan.



Créée il y a deux ans, la Panettone Society organise des séances de promotion de ce gâteau traditionnel.

Panettone Society

Et parmi la variété de propositions en constante augmentation dans l'archipel, on retrouve bien évidemment des versions japonisantes : aux agrumes (*sudachi, kabosu, yuzu*…), à la pomme, à la mûre, à la myrtille, aux produits de saison (châtaignes, *sakura*…).

L'année dernière, à Ginza, la marque de luxe Bulgari a vendu un panettone salé au prix de 10 000 yens (80 euros). La chaîne de boulangerie Donq, fondée il y a 116 ans au Japon, confectionnait déjà des panettones dans les années 1970 et en propose une version plus abordable. Les boulangeries continuent d'envoyer leurs artisans en formation en Italie, pour faire perdurer la méthode authentique à l'italienne.

Comme son nom l'indique, le mot "panettone" étant probablement dérivé de "panetto", ou "petit pain", il est plus proche du pain que du gâteau et les Japonais auraient pu tout à fait le trouver moins glamour pour fêter Noël. Mais la tendance du "pain de mie de luxe" est arrivée entretemps et il n'est plus étrange d'offrir un pain en cadeau, tel un gâteau. La frontière pain-pâtisserie est bien plus floue qu'autrefois, et c'est probablement ce qui a permis cette mode du panettone.

Sekiguchi Ryôko

ZOOM GOURMAND

LA RECETTE DE HARUYO

KUSADANGO
Boulette de riz à *yomogi*



PRÉPARATION

01 - Blanchir environ 5 minutes les feuilles d'épinard et de roquette dans une eau bouillante à laquelle on ajoute au préalable le bicarbonate de soude.
02 - Égoutter les feuilles puis les hacher au couteau.
03 - Mélanger la farine de riz et l'eau dans un bol.
04 - Couvrir (03) avec le papier film puis cuire au micro-ondes pendant 4 minutes.
05 - Incorporer le sucre dans (04) puis plier avec le rouleau mouillé.



06 - Une fois que la pâte est lisse, y ajouter l'épinard et la roquette hachés, puis bien mélanger.
07 - Mouiller ses mains et former des boules avec la pâte.
08 - Embrocher les boulettes puis disposer la pâte de haricot rouge. Servir.

Idée en plus : A la fin, on peut saupoudrer de *kinako,* farine de soja grillé.

INGRÉDIENTS (pour 5 brochettes)

- 100 g de farine de riz
- 100 ml d'eau
- 15 g de sucre
- 40 g de mélange de feuilles d'épinard et de *shungiku* (chrysanthème comestible). Vous pouvez remplacer le *shungiku* par la roquette. (La recette originale de *kusadango* utilise des feuilles de *yomogi*, armoise japonaise)
- 1 cuillère à café de bicarbonate de soude
- Quantité suffisante de pâte d'haricot rouge *tsubuan* (avec morceaux).



Jomon Archives

Le site de Sannai Maruyama permet de saisir la façon dont vivait le peuple Jômon.

Au Nord, il y avait les Jômon

Le Tôhoku se félicite de l'inscription de ses sites préhistoriques de l'époque Jômon au patrimoine de l'UNESCO.

L'été dernier, alors que le monde entier était absorbé par les Jeux olympiques de Tôkyô, sans spectateurs, peu de personnes ont accordé leur attention à la discrète récompense que le Japon a reçue à peu près au même moment. Le 27 juillet, l'UNESCO a annoncé que les sites archéologiques Jômon, situés dans le nord de l'archipel, avaient été ajoutés à son auguste liste de sites du patrimoine mondial. C'est le vingtième site japonais qui est ainsi enregistré, mais il s'agit d'une première pour un site préhistorique.

La nouvelle a été accueillie avec joie par les habitants de la région du Tôhoku, c'est-à-dire le nord-est de l'île de Honshû, qui, cette année, ont commémoré le 10e anniversaire du terrible tremblement de terre et du tsunami du 11 mars 2011 qui ont dévasté leur région. Les autorités locales comptaient sur les Jeux olympiques pour attirer un grand nombre de visiteurs et relancer l'économie locale. Cet afflux de touristes ne s'est pas concrétisé, en raison de la pandémie. Mais la décision de l'UNESCO a fait naître l'espoir qu'un jour prochain, un essor lié au tourisme pourrait encore avoir lieu.

"C'est un résultat que nous attendions depuis longtemps", rappelle HANANOKI Masahiko, directeur du musée du site d'Ôyu Kanjô-resseki. *"J'espère que cela contribuera à revitaliser notre région."* Les groupes locaux qui se sont mobilisés pour sensibiliser et préserver ces merveilles anciennes ont salué la décision, qualifiant les sites de *"fierté régionale".*

"Être inscrit sur la liste du patrimoine de l'UNESCO n'est pas notre objectif final. Ce n'est qu'un

début", estime SATÔ Fumitaka, membre d'une ONG qui se consacre à attirer l'attention du public pour le site de Sannai Maruyama. *"Nous voulons coopérer avec les autres régions au sujet de ces vestiges anciens, afin de partager l'attrait de l'ère Jômon."*

Les sites Jômon comprennent 17 sites néolithiques dispersés dans les préfectures du nord-est d'Aomori, d'Iwate et d'Akita dans la région du Tôhoku, et dans l'île septentrionale de Hokkaidô. Ils révèlent la vie d'une société de chasseurs-cueilleurs qui a prospéré dans l'archipel pendant plus de 10 000 ans, après la dernière période glaciaire, d'environ 14 500 à 300 avant notre ère.

Le terme Jômon signifie "cordé", un mot forgé par l'archéologue Edward Morse en 1877 pour décrire les décorations trouvées sur les poteries de cette période, réalisées en imprimant une corde ou d'autres objets dans l'argile. Les habitants de cette période ont fabriqué certaines des poteries les plus anciennes du monde, dès 14 400 avant notre ère. Les motifs qui décorent la plupart de ces poteries témoignent d'une étonnante sensibilité artistique. Les pots Jômon étaient utilisés pour la cuisine, le stockage des aliments et même comme jarres funéraires pour les enfants.

La population de cette époque se distingue également par le fait que, bien qu'étant des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, elle vivait dans des habitations permanentes à proximité de leurs sources de nourriture – en particulier les côtes de la mer, les berges des rivières et les lisières des forêts. La plupart des autres peuples néolithiques étaient nomades. Cette période marque un point important dans l'évolution de l'humanité : le début de la transition entre le nomadisme des chasseurs-cueilleurs et la vie villageoise durable. Comme l'indique la déclaration de l'UNESCO, la culture Jômon constitue *"un témoignage unique du développement sur quelque 10 000 ans d'une culture pré-agricole mais sédentaire, de son système complexe de croyances spirituelles et de ses rituels. Elle atteste de l'émergence, du développement, de la maturité et de l'adaptabilité aux changements environnementaux d'une société sédentaire de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs."* Il existe également des preuves d'échanges commerciaux entre des communautés Jômon isolées, d'horticulture rudimentaire et même de gestion forestière.

Parmi les 17 sites recensés, le village de près de 40 hectares de Sannai Maruyama, près de la ville d'Aomori, est l'un des plus grands. Il a prospéré pendant 1 500 ans, de 3500 à 2000 avant notre ère. Le site était déjà bien connu à l'ère Edo (1603-1868). A son apogée, des centaines de personnes auraient habité ici.

Les fouilles, qui ont commencé en 1992, ont mis au jour des habitations à fosse creusée, des bâtiments soutenus par des piliers, des outils en pierre, des poteries, des pots laqués et des objets



Jomon Archives

C'est l'archéologue américain Edward Morse qui a forgé le terme "jômon".

Jomon Archives

Le site d'Ôyu Kanjô-resseki est l'un des 17 sites qui ont été enregistrés, en juillet 2021, sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

en os et en bois de cerf. Compte tenu de l'importance de cette découverte, la préfecture d'Aomori a pris en charge la préservation de Sannai Maruyama en 1994. Le site a été ouvert au public l'année suivante. Il a été enregistré comme site historique national en 1997, et comme site historique national spécial en 2000, avec 1 958 objets (le plus grand nombre au Japon) considérés comme des biens culturels importants.
Sannai Maruyama est situé dans des collines verdoyantes, sur une terrasse de 20 mètres de haut surplombant la rivière Okidate. Les visiteurs peuvent se promener dans un village Jômon reconstitué, avec des maisons à fosse, une maison de 32 mètres de long, des monticules de coquillages et des sites funéraires. Quelque 700 habitations à fosse ont été mises au jour jusqu'à présent – des maisons creusées recouvertes d'un toit de chaume, d'écorce d'arbre ou de boue. Le monument le plus emblématique du site est une tour composée de six piliers massifs en châtaignier, haute de trois étages et de près de 15 mètres. On ne sait pas s'il s'agissait d'une tour de guet, d'un phare ou d'une sorte de sanctuaire.
Ne manquez pas non plus de visiter le musée Sanmaru. Il abrite quelque 1 700 objets du site, dont environ 500 biens culturels importants, tous excavés sur le site de Sannai Maruyama. Vous y trouverez également des reconstitutions grandeur nature illustrant la vie quotidienne des habitants de cette période. Vous pourrez vous essayer à la fabrication de poteries de style Jômon et même vous faire photographier dans un costume d'époque.
Vous pourrez également voir des objets fascinants tels que des figures de fertilité féminine,

des pots laqués, des perles de jade utilisées dans les rituels chamaniques et les mystérieuses figurines *dogû* aux yeux globuleux, qui témoignent tous d'un système de croyances spirituelles complexe. A 20 minutes en voiture, sur le site de Komakino, vous pourrez visiter un grand cercle de pierres Jômon de plus de 50 mètres de diamètre. La fosse à ordures située dans la zone marécageuse au nord de Sannai offre des indices alléchants sur le régime alimentaire de ces populations, car le sol riche en humidité contient des restes remarquablement bien conservés d'os d'animaux et de poissons, ainsi que des graines de plantes, des laques, des objets en bois, des objets tissés et même des œufs de parasites.

Un document de l'UNESCO rappelle que les sites Jômon sont pertinents pour le monde entier, et pas seulement pour le Japon. *"Ils possèdent une valeur universelle exceptionnelle en tant que témoignage d'une tradition culturelle unique représentant la manière dont les êtres humains ont coexisté avec la nature sur une immense période de temps"*, souligne-t-il.

Le gouverneur de la préfecture d'Aomori, MIMURA Shingo, n'a pas manqué de saluer l'importance considérable de la reconnaissance de ces sites par l'UNESCO, rappelant que lorsqu'il était écolier, la période Jômon ne figurait même pas dans *"les manuels d'histoire, qui commençaient par la période Yayoi (300 avant J.-C. - 300 après Jomon)"*. *"La période Jômon est désormais reconnue comme l'une des cultures de base les plus importantes de l'histoire de ce pays"*, a-t-il ajouté avec une certaine fierté.

Il a également fait remarquer que le peuple Jômon ne vivait pas seulement en harmonie avec la nature, mais qu'il *"travaillait ensemble en paix."* MIMURA Shingo estime que ce mode de vie pacifique – coexistence avec la nature, et aussi avec les autres – pendant 10 000 ans en utilisant uniquement la pierre, le bois et la terre, a beaucoup à offrir au monde. *"J'espère que tant les habitants de la préfecture que ceux du monde entier pourront réfléchir à l'histoire et à la signification de chacune des traces laissées et désormais accessibles."*


Jomon Archives

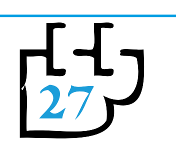
Objets exposés au musée de Sannai Maruyama.

Et n'oublions pas la beauté exquise et le style unique des poteries qui ont donné leur nom au peuple Jômon. En effet, tout comme les peintures rupestres de Lascaux et d'Altamira qui ont été les précurseurs des grandes traditions artistiques de la France et de l'Espagne, la poterie Jômon peut être considérée comme l'origine de la longue tradition de production de céramique artistique du Japon, avec un design et un style sophistiqués qui caractérisent encore aujourd'hui la poterie japonaise.

STEVE JOHN POWELL
& ANGELES MARIN CABELLO

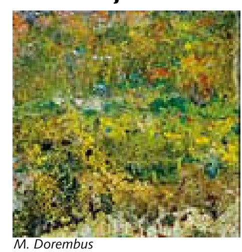
POUR S'Y RENDRE

Le Sannai Maruyama se trouve à 13 min en navette de la gare de Shin-Aomori, ou à 30 min en taxi de l'aéroport d'Aomori. Shin Aomori se trouve à 4 h de Tôkyô en shinkansen. Le site de Sannai Maruyama propose des brochures et des lecteurs audio en anglais, chinois et coréen.



événements

Exposition de peintures, sculptures et photographies des artistes de la galerie **Au jardin**



M. Dorembus

du 25 nov. au 15 jan. 2022
Galerie Papiers d'Art
30, rue Pastourelle 75003 Paris
contact@papiersdart.com
gratuit, sans réservation du mardi au samedi 12h à 19h

• **Rencontre-dédicace avec Florent Chavouet,** auteur de *Tokyo Sanpo, Touiller le miso, Manabeshima, Petites coupures à Shioguni* (Editions Philippe Picquier). Le samedi 11 décembre, de 15h à 18h30.

La Librairie Junku - 18 Rue des Pyramides, 75001 Paris.
http://www.junku.fr/

• **Evenements à Espace Japon** (12 rue de Nancy 75010 Paris) :
Expo-photos par Izumi HIROTA Jusqu'au 11 décembre. Le versnissage le 2 décembre à partir de 18h.



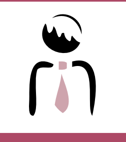
Expo-vente des purificateurs d'air de DAIKIN. Jusqu'au 17 décembre.
www.purif-daikin.shop/
Semaines de riz de Niigata, Koshiikari du mar. 7 au sam. 17 décembre. Chaque menu du MEDIA-CAFE (dans Espace Japon) sera servi avec le célèbre riz Koshiikari.
www.espacejapon.com

cours

• **Stage intensif de japonais** pour débutant du 25 janvier au 18 mars 2022 - 32 heures - mar. et ven. 19h-21h - 395 euros TTC. Matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

• **Iaido, Aikido, Ninjutsu, Shiatsu, Karate JKA et Goju Ryu**. Intégrez le dojo de Masamune et pratiquez un art martial japonais !
MASAMUNE, 11 Rue Henri Regnault, 75014 Paris.
www.masamune-store.com
09 62 24 29 31
contact@masamune-store.com

• **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com



emplois

Restaurant japonais KINTARO

KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2eme arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, Izakaya, cuisine chinoise à la japonaise, takoyaki, etc...).
Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : **des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers**. Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé.
Envoyez votre CV à
recrutement.kyujin.paris@gmail.com

• **nous recherchons serveuses/eurs** plein temps 35h pour le restaurant ju-ji-ya au 46 rue sainte Anne 75002 Paris Merci d'envoyer votre C.V sur
office@waiz-paris.com

divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toute la France sur
https://toulousesakeclub.com



Tarifs des annonces
(pour 100 caractères)

Emploi	50€tcc
Evènment	45€ttc
Cours	40€ttc

https://zoomjapon.info/annonces/

ZOOM JAPON **Publié par les éditions Ilyfunet**
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Koga Ritsuko, Eric Rechsteiner, Gianni Simone, Sekiguchi Ryôko, Steve John Powell, Angeles Marin Cabello, Maeda Haruyo
Takachi Yoshiyuki, Kashio Gaku, Etori Shoko, Taniguchi Takako, Masuko Miho, Marie- Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)




Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.


PETIT KOKORO
REcyclerie
〜自然へ！〜
SHIZEN
Le Village de Noël Japonais
11-12 décembre
La REcyclerie
Paris
Un Village de Noël pour saisir la richesse de la culture nippone,
et préparer vos cadeaux de Noël à prix abordables !
Gastronomie, sake, artisanat, livres, illustrations, fashion,
épicerie fine, céramique, sashiko, thé, plantes, design...
Mais aussi :
Ateliers, Projections, Rencontres, Performances,
Exposition, Concerts, Djsets
Horaires : samedi 11:00 - 01:30 / dimanche 11:00 - 19:00
La REcyclerie - 83 boulevard Ornano, Paris 18ème
IG : @shizenmarket / @larecyclerie
Ovni
ZOOM JAPON

NHK WORLD JAPAN

横綱白鵬

YOKOZUNA HAKUHO

Les adieux d'un Grand Champion de Sumo

Alors que le célèbre *Yokozuna* d'origine mongole Hakuho quitte le ring après 20 ans de compétition, nous vous présentons en exclusivité les images de son dernier tournoi. Hakuho nous raconte comment il est parvenu à rester le meilleur dans sa discipline durant toutes ces années.

NHK Documentary

Le samedi 18 décembre
à 16h00, 23h00, 6h00 et 11h00

Le lundi 20
à 20h00

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264



